

deur, il était empreint d'une douceur et d'une bonté ineffables et il paraissait oresser celui sur lequel il se reposait.

Enfin l'Indien s'arracha à cette contemplation muette, et, forçant son cheval à tourner sur lui même dans l'espace étroit où il se trouvait, il s'avança dans le lit de la rivière, suivi pas à pas par l'homme au caftan brun.

IX

L'OASIS

Tant que les deux cavaliers marchèrent dans le lit desséché du torrent, un profond silence régna entre eux.

L'un et l'autre, au reste, paraissaient encore sous le coup de l'étonnement que leur avait causé mutuellement leur rencontre.

L'Indien, la tête penchée sur l'épaule, méditait profondément. De temps à autre, son oeil d'aigle étincelait, ses mains se joignaient et ses lèvres s'agitaient fébrilement : on eût dit, à l'expression de la physionomie, qu'une prière d'action de grâces s'échappait de son sein pour monter vers le Créateur.

— Lui ! lui ! balbutiait-il par moment en se tournant à demi sur sa selle pour regarder le jeune homme qui le suivait à courte distance.

Lui ! Le trouver au terme du voyage ! Oh ! la miséricorde de Dieu est infinie !

Avoir parcouru en vain la Syrie, la Palestine, l'Arabie et l'Égypte et, au moment où l'espérance abandonnait mon cœur, me trouver face à face avec lui, dans ce désert immense où les créatures humaines sont plus rares et plus éparpillées que les esquifs sur le vaste Océan !

Oh ! Dieu est bon ! Il a eu pitié de mes douleurs, il a daigné abaisser un regard secourable sur celui qui implorait l'aide divine !...

Le jeune homme qui venait de se donner tour à tour le nom oriental d'I-maï et ensuite celui plus chrétien de Maro, marchait dans la voie suivie par son compagnon, se livrant de son côté à des réflexions suscitées par la présence du voyageur dont le costume et le langage contrastaient si étrangement ensemble, car si l'un était celui d'un Asiatique, l'autre était celui d'un Européen.

— A qui diable ai-je affaire ? se disait-il intérieurement. Sur les côtes d'Afrique, entre l'Égypte et Tripoli, et au milieu du désert, trouver un homme, est déjà un événement bizarre, mais rencontrer un homme qui parle français, est vraiment chose invraisemblable : Je croyais jusqu'ici être le seul jouissant de ce privilège.

O'est qu'à le voir à cheval, à contempler ses gestes, ses allures, à examiner ses vêtements, il est impossible de le croire autre qu'un habitant de l'Orient, et cependant son langage est celui d'un fils de l'Occident !... O'est singulier !...

Après cela ! moi-même, ne me prendrait-on pas pour un Syrien ou un Arabe du désert ! Ai-je le droit de m'étonner ?...

Et puis, que m'importe ! Ai-je quelque chose à redouter ? le plus léger changement, dans la misérable existence que je mène, ne sera-t-il pas toujours un bienfait ?...

Et redressant la tête sur ces réflexions tranquilisantes et consolantes, Maro jeta un coup d'oeil sur le chemin qui se présentait à lui.

A l'endroit où se trouvaient les deux hommes le lit du torrent faisait un nouveau coude à gauche et semblait s'élaner dans la direction de la mer.

A droite, la berge était plus basse, quoique encore d'un accès difficile.

L'Indien allait suivre le tournant tracé par le cours des eaux, lorsque Maro l'arrêta de la voix :

— A droite ! dit-il. Gravissez cet escarpement. En haut nous trouverons la plaine et nous pourrons marcher de front.

L'oasis est à cinq cents pas d'ici.

Le premier cavalier obéit sans répondre, et bientôt les deux hommes se retrouvèrent côte à côte au milieu des buissons de palmiers nains.

En face d'eux, le sol s'abaissait progressivement et conduisait, par une pente douce, au fond d'un ravin bordé de petits mamelons toujours couverts de cette végétation rabougrie, particulière au littoral sud de la Méditerranée, mais dont la teinte moins pourpreuse indiquait le voisinage bienfaisant d'un cours d'eau.

Au contraire du ravin, se dressaient les lignes droites et élégantes des palmier portant orgueilleusement à leur cime la couronne de verdure qui forment leurs feuilles grandes, longues et régulièrement poussées.

Puis autour de ces rois de la végétation du désert, croissaient, entretenant leurs branches, enlaçant parfois leurs troncs, confondant leurs feuillages, les dattiers avec leur tige renflée au milieu, leurs régimes pendant en grappes jaunâtres, les citronniers, les orangers aux fruits d'or et l'olivier, dont le nom si gracieux est en désaccord complet avec la plante laide et mesquine qu'il désigne.

Sur le sol, un frais tapis de verdure séduisant l'oeil du voyageur habitué au ton gris du palmier nain, et un mince filet d'eau s'échappant d'un trou profond creusé en forme de puits et faisant l'effet d'un bassin, serpentait sous la voûte ombrée que les arbres interposaient entre son onde clair et limpide et les redoutables atteintes du soleil.

Rien ne saurait rendre l'effet que produit sur l'homme et sur les animaux eux-mêmes la vue de l'un de ces frais jardins semés çà et là dans la plaine aride, stations naturelles disposées par la main de Dieu au profit de l'aventureux voyageur.

Au moment où les deux cavaliers apercevaient le charmant flot de verdure, le soleil déclinant rapidement, nuageait d'une couleur pourpre splendide le ciel tout à l'heure d'un bleu tapie.

Ses jets de flammes, lancés presque horizontalement sur le désert, illuminaient merveilleusement les palmiers, les dattiers, les citronniers et les orangers, qu'ils noyaient dans un flot de paillettes étincelantes.

A l'est, le ciel bleu se fougant progressivement, faisait une opposition brutale aux tons chauds qui embrasaient l'occident.

Aussitôt, une odulation presque insensible des feuilles indiqua l'approche de la brise de mer, ce vent bienfaisant du soir, qui souffle régulièrement sur tout le littoral et vient dégager la poitrine oppressée et délasser les membres engourdis par la chaleur du jour.

En effet, la brise fraîche et saline, forte comme les émanations de la mer, arriva doucement jusqu'aux cavaliers et souleva les pans de leurs amples burnous.

Les chevaux aspirèrent bruyamment l'air plus pur et semblèrent saluer avec joie la brise rafraîchissante.

La nature entière parut sortir de la somnolence dans laquelle l'avaient plongée les ardeurs des heures précédentes ; les oiseaux s'envolaient gaiement et les palmiers nains eux-mêmes secouèrent leurs touffes grêles.

Le flamant au plumage corail, l'ibis aux ailes blanches fran-